
La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne

Author(s): Adrienne Rich

Reviewed work(s):

Source: *Nouvelles Questions Féministes*, No. 1, La Contrainte à l'hétérosexualité (Mars 1981), pp. 15-43

Published by: [Nouvelles Questions Féministes & Questions Feministes](#) and [Editions Antipodes](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/40619205>

Accessed: 26/11/2011 18:12

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at

<http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Nouvelles Questions Féministes & Questions Feministes and *Editions Antipodes* are collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Nouvelles Questions Féministes*.

Adrienne Rich

La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne

I

« Biologiquement, les hommes ont un seul instinct — l'instinct sexuel qui les pousse vers les femmes —, tandis que les femmes ont deux instincts, un instinct sexuel vers les hommes et l'instinct de reproduction qui les pousse vers leurs petits. »

Alice Rossi, « Children and Work
in the Lives of Women » (communication
à l'Université de l'Arizona,
Tucson, fév. 1976).

... « j'étais une femme terriblement vulnérable, critique, utilisant la féminité comme une sorte d'étaillon ou d'aune pour mesurer les hommes et les écarter. Oui... quelque chose comme ça. J'étais une Anna qui cherchais auprès des hommes la défaite sans jamais en être consciente. (Mais j'en suis consciente. Et cela veut dire que je vais laisser tout cela derrière moi et devenir... mais quoi ?). J'étais enlisée dans un état d'âme commun aux femmes de notre temps, qui peut les rendre amères, ou lesbiennes, ou solitaires. Oui, cette Anna-là était... »

Doris Lessing, *Les Carnets d'Or*
(éd. française, Albin Michel, 1976)

Le préjugé de l'hétérosexualité inévitable à travers lequel est perçue l'expérience lesbienne, selon une échelle qui passe de la déviance à l'horreur — lorsque cette expérience n'est pas tout simplement rendue invisible — trouve son illustration dans bien d'autres textes que ceux que j'ai cités en exergue. La conviction de Rossi selon laquelle c'est de façon innée que les femmes sont attirées vers les hommes, ou celle de

Lessing pour qui le choix lesbien n'est que l'expression d'une amertume envers les hommes, ne sont en aucune façon des opinions singulières. Ces idées sont largement répandues dans la littérature et les sciences humaines 1.

Je m'intéresse ici à deux questions principales : en premier lieu, comment et pourquoi le choix qu'ont fait des femmes d'aimer d'autres femmes comme camarades ou amantes, de partager leur vie, leurs passions, leur travail, ou de vivre en tribu avec elles, ce choix a été piétiné, invalidé, condamné à la clandestinité ou au mensonge ; en second lieu, je m'interroge sur l'omission — totale ou presque — de l'existence lesbienne dans toutes sortes d'écrits, y compris les études féministes. De toute évidence, il existe un rapport entre ces deux faits. Je suis persuadée qu'une grande partie de la théorie et de la critique féministe a échoué sur cet écueil.

La conviction qui me guide est que la seule existence d'écrits lesbiens spécifiques n'est pas suffisante pour la pensée féministe. Toute théorie ou création culturelle/politique qui fait de l'existence lesbienne un phénomène marginal ou moins « naturel », qui n'y voit qu'une simple « préférence sexuelle », ou un reflet des relations hétérosexuelles ou homosexuelles masculines, ne peut être que profondément édulcorée quels que soient ses autres apports. La théorie féministe ne peut plus se contenter de tolérer « le lesbianisme » comme « style de vie alternatif », ou de faire ici ou là une allusion de bon ton aux lesbiennes. Il est grand temps de faire une critique féministe de la contrainte à l'hétérosexualité qui pèse sur les femmes. J'essayerai de montrer pourquoi dans cette première investigation.

Je commencerai en prenant pour exemples et en les analysant brièvement quatre livres parus ces dernières années, écrits à partir de points de vue et d'orientations politiques différentes, mais se présentant tous comme féministes et ayant reçu comme tels des appréciations favorables². Trois d'entre eux tentent d'adapter la méthodologie psychanalytique à des fins féministes ; l'autre est une histoire sociale marxiste-féministe. Tous partent de l'idée que les rapports sociaux entre les sexes ne sont pas ce qu'ils devraient être, qu'ils posent de sérieux problèmes aux femmes, voire les handicapent tout à fait ; tous recherchent les moyens de parvenir au changement. Certains de ces livres m'en ont appris plus que d'autres : mais chacun aurait gagné en précision, en puissance, aurait été une force de changement plus authentique, si l'auteur avait éprouvé le besoin de prendre en compte l'existence lesbienne, comme

1. Dans son premier numéro d'automne 1975, *Signs* a publié l'article devenu classique de Carroll Smith-Rosenberg : « The Female World of Love and Ritual : Relations Between Women in 19th century America ». L'été suivant est paru un article de Joan Kelly, « The Social Relation of the Sexes : Methodological Implications of Women's History ». Parmi différents essais, ces deux articles ont été, chacun d'une façon différente, le point de départ des réflexions que j'expose ici. Je dois également beaucoup à la somme de plus en plus imposante des recherches lesbiennes publiées dans d'autres revues, dont « Female Support Networks and Political Activism », de Blanche Cook, *Chrysalis* n°3, 1977, et « This infinity of Conscious Pain : Zora Neale Hurston and the Black Female Literary Tradition », conférence donnée au Harlem Studio Museum en Mai 1978, à paraître dans *Black Women Studies*, Gloria Hull, Elaine Scott et Barbara Smith, eds., (Feminist Press, 1980) ; plusieurs livres parus ces dernières années : *Female Sexual Slavery*, de Kathleen Barry (Prentice-Hall, 1979) ; *Gyn/Ecology : the Methaetics of Radical Feminism*, de Mary Daly (Beacon Press, 1978) ; *Women and Nature : The Roaring Inside Her*, de Susan Griffin (Harper and Row, 1978) ; *The Proceedings of the International Tribunal on Crimes Against Women*, Diana Russell et Nicole van de Ven, eds. (Les Femmes, 1976) ; *Lesbian Origins : an Historical and Cross-Cultural Analysis of Sex Ratios, Female Sexuality and Homo-Sexual Segregation versus Hetero-Sexual Integration Patterns in Relation to the Liberation of Women*, de Susan Cavin, thèse de sociologie non publiée (Rutgers, 1978).

2. *The Reproduction of Mothering*, de Nancy Chodorow (University of California Press, 1978) ; *The Mermaid and the Minotaur : Sexual Arrangements and the Human Malaise*, de Dorothy Dinnerstein (Harper Row, 1976) ; *For Her Own Good : 150 Years of the Experts' Advice to Women*, de Barbara Ehrenreich et Deirdre English (Anchor Press/Doubleday, 1978) ; et *Toward a New Psychology of Women*, de Jean Baker Miller (Beacon Press, 1976).

réalité et comme source de connaissance et de pouvoir accessible aux femmes ; ou bien d'analyser l'institution de l'hétérosexualité elle-même comme tête de pont de la domination masculine³. Dans aucun de ces livres n'est soulevée la question de savoir si les femmes, dans un autre contexte, ou bien toutes choses étant égales en dehors de la répression du lesbianisme, *choisiraient* les relations hétérosexuelles et le mariage ; d'une façon implicite ou explicite on suppose a priori que l'hétérosexualité est la « préférence sexuelle » de « la plupart des femmes ». Dans aucun de ces livres, qui traitent du maternage [*mothering*], des rôles et des rapports sexuels, des normes sociales pour les femmes, on ne prend en considération l'hétérosexualité obligatoire comme institution capable d'affecter profondément tous ces faits sociaux ; et l'idée de « préférence » ou d'« orientation innée » n'est pas non plus, même indirectement, mise en question.

Dans *For Her Own Good : 150 Years of the Experts' Advice to Women*, et en particulier dans les excellentes brochures, « Whitches, Midwives and Nurses : A History of Women Healers » et « Complaints and Disorders : the Sexual Politics of Sickness », Barbara Ehrenreich et Deivdre English nous livrent les résultats corrosifs d'une étude complexe. Leur thèse est que les conseils donnés aux femmes américaines par le corps médical masculin, en particulier dans les domaines de la sexualité conjugale, de la maternité [*maternity*] et des soins aux enfants, se sont fait l'écho des impératifs économiques du marché et du rôle que le capitalisme a eu besoin de faire jouer aux femmes dans la production et/ou la reproduction, faisant ainsi des femmes les consommatrices-victimes de divers traitements, thérapies et jugements normatifs variant selon les périodes (et notamment l'injonction faite aux femmes de la bourgeoisie d'incarner et de préserver le caractère sacré du foyer : construction « scientifique » du mythe du foyer). Ces recommandations d'« experts » n'avaient bien entendu rien de spécialement scientifique pas plus qu'ils n'exprimaient un intérêt particulier pour les femmes ; elles n'ont fait que traduire les besoins masculins, les fantasmes masculins sur les femmes et l'intérêt masculin à contrôler les femmes, surtout dans les domaines de la sexualité et de la maternité [*motherhood*], intérêts rencontrant ceux de l'industrie capitaliste. On trouve dans ce livre tant d'informations accablantes, il est écrit avec une telle verve et une telle lucidité féministes que j'attendais toujours le moment où l'on passerait au crible l'injonction contre le lesbianisme. Ce moment n'est jamais venu.

Ce ne peut être par manque d'information. Jonathan Katz, dans *Gay American History* (Thomas Cromwell, 1976) nous apprend que dès 1656 la Colonie de New

3. J'aurais pu choisir bien d'autres parutions récentes parmi les livres sérieux et influents, comme les anthologies, pour illustrer le même problème : par exemple *Our Bodies, Our Selves* (Simoni Schuster, 1976, adaptation française : *Notre Corps, Nous-Mêmes*, Albin Michel, 1977), le best-seller du Collectif de Boston pour la Santé des Femmes, qui consacre un chapitre spécial (et inadéquat) aux lesbiennes, mais dont le message est que l'hétérosexualité constitue le choix-à-vie de la plupart des femmes ; *Liberating Women's History : Theoretical and Critical Essays*, Berenice Carroll, ed. (University of Illinois Press, 1976), qui ne comprend même pas de chapitre-alibi sur la présence des lesbiennes dans l'histoire, bien que dans l'un des articles Linda Gordon, Persis Hunt et al. fassent remarquer comment les historiens mâles, en créant une catégorie « déviance sexuelle », disqualifient et éliminent Anna Howard Shaw, Jane Adams et d'autres féministes (« Historical Phallacies : Sexism in American Historical Writing ») ; *Becoming Visible : Women in European History*, Renate Bridenthal and Claudia Koonz, eds. (Houghton Mifflin Co., 1977), où l'on mentionne trois fois l'homosexualité masculine mais où je n'ai pu trouver la moindre trace des lesbiennes. *The Female Experience : An American Documentary*, Gerda Lerner, ed., comporte un résumé de deux prises de position féministe/lesbiennes émanant du mouvement contemporain, mais aucune autre information sur l'existence lesbienne ; Lerner mentionne pourtant dans sa préface comment l'accusation de déviance a été utilisée pour diviser les femmes et décourager la résistance. Linda Gordon, dans *Woman's Body, Women's Right : A Social History of Birth Control in America* (Viking-Grossman, 1974), remarque avec raison : « Ce n'est pas que le féminisme ait produit plus de lesbiennes. Il y a toujours eu beaucoup de lesbiennes, malgré une répression intense ; et la plupart des lesbiennes ressentent leur orientation sexuelle comme quelque chose d'inné... » (p. 410).

Haven avait prescrit la peine de mort pour les lesbiennes ; cet auteur nous livre également beaucoup d'informations sur le « traitement » (ou la torture) que faisait subir aux lesbiennes le corps médical aux 19^e et 20^e siècles. Un ouvrage récent de l'historienne Nancy Sahli, présenté en 1976 à la Berkshire Conference in Women's History, montre comment, au début du siècle, une vague de répression s'est abattue contre les amitiés féminines dans les internats⁴. Le titre ironique « Pour Son Bien » [*For Her Own Good...*, op. cit.] aurait pu convenir tout particulièrement à l'impératif économique de l'hétérosexualité et du mariage, ainsi qu'aux sanctions imposées aux femmes célibataires et aux veuves, qui étaient, et sont encore, perçues comme déviantes. Pourtant, dans cette analyse marxiste-féministe, souvent très éclairante, des préceptes masculins concernant la santé physique et mentale des femmes, on n'a pas songé à examiner l'économie politique de l'hétérosexualité obligatoire. A cet égard, ces auteurs sont loin d'être des cas uniques⁵.

Parmi les trois livres cités à base psychanalytique, celui de Jean Baker Miller, *Toward a New Psychology of Women*, est écrit comme si les lesbiennes n'existaient tout simplement pas, même comme individues marginales. Etant donné le titre de Miller, je trouve cela ahurissant. Et pourtant les critiques favorables émises sur ce livre dans les revues féministes, y compris *Signs* et *Spokeswoman*, font penser que les postulats hétérocentriques de Miller sont largement partagés. Dans *The Mermaid and the Minotaur : Sexual Arrangements and the Human Malaise*, Dorothy Dinnerstein défend avec passion le partage des rôles parentaux entre hommes et femmes, nécessaire pour mettre fin à ce qu'elle perçoit comme une symbiose masculine/féminine des « arrangements entre les sexes », qui selon elle précipitent toujours plus l'espèce dans la violence et l'auto-extinction. Mis à part d'autres problèmes que me pose ce livre (notamment son silence sur le terrorisme à la fois aveugle et institutionnel que les hommes ont exercé sur les femmes — et les enfants — à travers l'histoire, largement documenté par Brownmiller (*Le viol*, stock, éd. française 1976), Daly, Griffin, Russell et Van de Ven, Barry (voir note 1), et son obsession de la psychologie au détriment des réalités économiques et matérielles qui contribuent à créer la réalité psychologique), je trouve éminemment a-historique le point de vue de Dinnerstein qui considère les relations entre hommes et femmes comme une « collaboration pour maintenir la folie de l'histoire ». (Elle veut dire par là : pour perpétuer des rapports sociaux d'hostilité, d'exploitation et de destruction de la vie même). Elle conçoit les hommes et les femmes comme partenaires égaux dans la création des « arrangements entre les sexes », comme si elle ignorait les luttes répétées des femmes pour résister à l'oppression (la nôtre et celle des autres) et changer notre condition. En particulier elle passe sous silence l'histoire des femmes qui — en tant que sorcières, *femmes seules*⁶, résistantes au mariage, vieilles filles, veuves autonomes, et/ou lesbiennes — ont réussi à différents niveaux à ne *pas* collaborer. C'est de cette histoire, justement, que les féministes ont tant à apprendre, et c'est sur cette histoire qu'est jeté le voile du silence. Dinnerstein reconnaît à la fin de son livre que le « séparatisme féminin », bien

4. Nancy Sahli, « Smashing : Women's Relationships Before the Fall », in *Chrysalis : A Magazine of Women's Culture*, n° 8, 1979.

5. J'ai d'ailleurs soutenu ce livre publiquement. Je le ferais encore, avec les réserves émises ici. Ce n'est que depuis que j'ai commencé à écrire cet article que je me suis rendu compte de l'énormité de la question passée sous silence dans le livre de Ehrenreich et English.

6. En français dans le texte.

que « fort peu praticable sur une large échelle et à long terme », a quelque chose à nous apprendre : « Séparées, les femmes pourraient en principe apprendre à repartir à zéro — sans se laisser détourner de cette tâche par les occasions offertes par la présence des hommes — à découvrir ce que peut être l'auto-création humaine. »⁷ Des formules telles que « l'auto-création humaine » obscurcissent la question de ce qui est en jeu dans les différentes formes de séparatisme féminin ; c'est un fait que dans toutes les sociétés et tout au long de l'histoire, les femmes ont cherché à créer des modes de vie indépendants, non hétérosexuels, orientés vers les femmes, dans les limites permises par le contexte, souvent en se croyant « les seules » à avoir jamais agi ainsi ; cela bien que les femmes soient rarement en position économique de résister au mariage ; et bien que les attaques contre les femmes célibataires soient allées de la calomnie et la dérision jusqu'au gynocide délibéré, en passant par la condamnation de millions de veuves et de célibataires au bûcher et à la torture durant les chasses aux sorcières des 15^e, 16^e et 17^e siècles en Europe et l'immolation des veuves indiennes sur le bûcher funéraire de leur mari.⁸

Nancy Chodorow frôle de près la reconnaissance de l'existence lesbienne. Comme Dinnerstein, Chodorow pense que le fait que les femmes, et les femmes seulement, sont responsables de l'élevage des enfants dans la division sexuelle du travail, a conduit à toute une organisation sociale fondée sur l'inégalité des genres, et que les hommes doivent prendre une part tout aussi importante que les femmes dans l'élevage des enfants si on veut faire cesser cette inégalité. En examinant, dans une perspective psychanalytique, comment le maternage-par-les-femmes [*mothering-by-women*] affecte le développement psychologique des filles et des garçons, elle tente de montrer que les hommes sont « affectivement secondaires » dans la vie des femmes ; que « les femmes ont à tout moment un monde intérieur plus riche où trouver appui... les hommes ne deviennent pas aussi importants dans la vie affective des femmes que les femmes ne le sont pour les hommes. Ainsi l'analyse de Smith-Rosenberg selon laquelle la vie affective des femmes du 18^e et du 19^e siècles était principalement centrée sur les femmes serait valable encore en cette fin du 20^e siècle. Ce qui est « affectivement important » implique évidemment aussi bien l'hostilité que l'amour, ou encore l'intense mélange des deux que l'on constate souvent dans les rapports entre femmes : c'est l'un des aspects de ce que j'appelle « la double vie des femmes » (voir plus loin). Chodorow conclut que puisque les femmes ont pour mère des femmes, « la mère reste pour la petite fille l'objet interne premier [sic], si bien que les rapports hétérosexuels se construisent chez elle selon un modèle de relation secondaire, non exclusive, tandis que chez le garçon ils recréent une relation primaire et exclusive. » Selon Chodorow, les femmes « ont appris à nier les insuffisances de leurs amants pour des raisons à la fois psychologiques et pratiques »¹⁰.

Mais ces raisons pratiques (comme le supplice des sorcières, le contrôle masculin des lois, de la théologie, de la science, ou l'impossibilité d'autonomie économique des femmes dans la division sexuelle du travail), Chodorow les effleure à peine. Elle ne fait que jeter un vague coup d'œil sur les contraintes et les sanctions qui, historiquement, ont eu force exécutoire pour assurer la mise en couple des femmes avec les

7. Dinnerstein, p. 272.

8. Daly, pp. 184-185 ; 114-33.

9. Chodorow, pp. 197-198.

10. Chodorow, pp. 198-199.

hommes, et qui ont interdit ou pénalisé les couples de femmes ou les associations de femmes en groupes indépendants. Elle évacue l'existence lesbienne d'un commentaire : « Les relations lesbiennes tendent de fait à recréer les émotions et les liens entre mère et fille, mais la plupart des femmes sont hétérosexuelles. » (Sous-entendu : sont plus mûres, ont dépassé le lien mère-fille). Elle ajoute : « Cette préférence hétérosexuelle et les tabous sur l'homosexualité, ajoutées à la dépendance économique objectifve des femmes vis à vis des hommes, rendent improbable l'option de liens sexuels privilégiés avec d'autres femmes — bien qu'ils soient plus répandus depuis quelques années. »¹¹ Cette dernière réserve paraît lourde de sens — mais Chodorow ne s'aventure pas plus loin. Veut-elle dire que l'existence lesbienne est devenue plus visible depuis quelques années (dans certains groupes ?), que les pressions économiques et autres ont changé (avec le capitalisme, le socialisme, ou les deux ?), et qu'en conséquence un plus grand nombre de femmes rejettent le « choix » hétérosexuel ? Selon Chorodow, les femmes veulent des enfants parce que leurs relations hétérosexuelles manquent de richesse et d'intensité ; en ayant un enfant une femme chercherait à recréer la relation intense qu'elle a vécue avec sa propre mère. Il me semble que les constatations de Chodorow elle-même nous conduisent implicitement à conclure que l'hétérosexualité n'est *pas* pour les femmes une « préférence » ; et que, en particulier, elle sépare la vie érotique de la vie affective d'une façon que les femmes trouvent appauvrissante et pénible. Et pourtant son livre contribue à cautionner l'hétérosexualité. Négligeant le conditionnement social invisible aussi bien que les pressions manifestes qui ont poussé les femmes dans le mariage et l'amour hétérosexuel, pressions qui vont de la vente des filles à l'économie post-industrielle, des silences de la littérature aux clichés de la télévision, Chodorow, comme Dinnerstein, en est réduite à essayer de réformer une institution masculine — l'hétérosexualité obligatoire — comme si, malgré les profonds élans des femmes envers les femmes et les affinités entre elles, il existait une inclination hétérosexuelle mystico-biologique, une « préférence » ou un « choix » qui pousse les femmes vers les hommes. Qui plus est, il est pris pour acquis que cette « préférence » n'a pas besoin d'être expliquée, sinon à travers la théorie tortueuse du complexe d'Edipe féminin ou la nécessité de reproduction de l'espèce. C'est la sexualité lesbienne qui (ordinairement « inclue », à tort, dans l'homosexualité masculine) est censée réclamer une explication. Ce postulat de l'hétérosexualité féminine me semble déjà en lui-même un phénomène remarquable : c'est un présupposé énorme qui s'est ainsi glissé silencieusement dans les fondements de notre pensée.

Un corollaire de ce postulat est l'opinion répandue que dans un monde de véritable égalité, où les hommes ne seraient pas oppressifs et auraient un rôle nourricier, tout le monde serait bi-sexuel. Cette projection estompe dans un halo flou et romanesque le contexte réel dans lequel les femmes ont fait l'expérience de la sexualité. C'est le vieux bond libéral par-dessus les tâches et les luttes d'ici et maintenant, ignorant le processus continu de définition sexuelle qui engendre ses propres possibilités et ses propres choix. (Cela suppose également que les femmes qui ont choisi les femmes l'ont fait uniquement parce que les hommes nous oppriment et ne répondent pas à nos besoins affectifs : ce raisonnement n'explique toujours pas pourquoi des femmes continuent à avoir des relations avec des oppresseurs et/ou des hommes affectivement insatisfaisants). Je veux dire que l'hétérosexualité, comme la maternité, doit être reconnue et analysée comme institution politique — même, ou plus spécialement,

11. Chodorow, p. 200.

par celles qui se ressentent dans leur expérience personnelle comme les précurseurs d'un nouveau rapport social entre les sexes.

II

Si les femmes sont la première source des rapports affectifs et des soins nourriciers pour les filles comme pour les garçons, il paraît logique, d'un point de vue féministe, de se demander au moins : si le besoin d'amour et de tendresse chez les deux sexes ne conduit pas originellement vers les femmes ; *pourquoi les femmes devraient jamais réorienter ce besoin* ; pourquoi la survie de l'espèce, les moyens de fertilisation, et les rapports affectifs/érotiques, ont été si rigidement identifiés les uns aux autres ; et pourquoi des contraintes aussi violentes ont été jugées nécessaires pour assurer une allégeance et une soumission totales, affective et érotique, aux hommes. Je pense que trop peu de chercheuses et théoriciennes féministes se sont donné le mal de reconnaître les forces sociales qui confisquent les énergies affectives et érotiques des femmes au bénéfice des hommes, au détriment d'elles-mêmes et des autres femmes et des valeurs-identifiées-aux-femmes. Ces forces, comme je vais essayer de le montrer, vont de l'asservissement physique, littéral, à l'occultation et à la distorsion des choix possibles. Pour ma part je ne trouve pas évident que le maternage par les femmes engendre nécessairement l'existence lesbienne. Cela me paraît trop simpliste. Mais la question du maternage est dans l'air depuis quelque temps, et l'on pense généralement que si ce rôle était plus assumé par les hommes, cela réduirait l'antagonisme entre les sexes, et rétablirait l'équilibre du pouvoir entre hommes et femmes. Les discussions sur ce sujet ne prennent pas en compte la contrainte hétérosexuelle comme facteur concret, sans parler de sa traduction idéologique. Je ne cherche pas ici à faire du psychologisme, mais plutôt à identifier les sources du pouvoir masculin. Il me semble qu'un grand nombre d'hommes pourraient assurer les soins aux enfants sans que cela modifie radicalement l'équilibre des forces entre hommes et femmes dans une société identifiée aux hommes.

Dans son essai, *L'Origine de la Famille*, Kathleen Gough établit sept caractéristiques du pouvoir masculin dans les sociétés archaïques et contemporaines, que j'aimerais utiliser comme ligne directrice : « ...la capacité des hommes à interdire toute sexualité aux femmes ou à leur en imposer une ; à diriger et exploiter leur travail pour en contrôler le produit ; à s'approprier ou à leur retirer leurs enfants ; à les enfermer physiquement et entraver leur liberté de mouvement ; à les utiliser comme objets d'échange ; à étouffer leur créativité ; à mettre hors de leur portée de vastes domaines de connaissances et de réalisations culturelles »¹². (Gough ne perçoit pas ces caractéristiques du pouvoir comme permettant spécialement la contrainte hétérosexuelle, mais seulement comme aboutissant à l'inégalité sexuelle).

Ci-dessous, les formulations de Gough apparaissent en italiques ; le développement entre crochets de chacune de ses catégories est de moi.

12. Kathleen Gough, « The Origin of the Family », in R. Reiter, ed., *Toward An Anthropology of Women* (New York, Monthly Review Press, 1975), pp. 69-70.

Les caractéristiques du pouvoir masculin sont les suivantes :

le pouvoir des hommes consiste à

1. interdire aux femmes toute [notre propre] sexualité

[par la clitoridectomie et l'infibulation ; les ceintures de chasteté ; la punition, y compris par la mort, de l'adultère féminin ; la punition, y compris par la mort, de la sexualité lesbienne ; la négation psychanalytique du clitoris ; les sanctions contre la masturbation ; la négation de la sensualité maternelle et post-ménopausale ; les hysterectomies inutiles ; les clichés pseudo-lesbiens dans les media et la littérature ; la fermeture et la destruction des archives et des documents relatifs à l'existence lesbienne]

2. ou à leur en imposer une [la leur]

[par le viol (y compris conjugal) et l'habitude de battre les femmes ; l'inceste père-fille, frère-sœur ; le conditionnement des femmes à admettre que la « pulsion » sexuelle masculine constitue un droit¹³; l'idéalisation de l'amour hétérosexuel dans l'art, la littérature, les media, la publicité, etc. ; les mariages d'enfants ; le mariage arrangé ; la prostitution ; le harem ; les doctrines psychanalytiques de la frigidité et de l'orgasme vaginal ; les représentations pornographiques montrant les femmes réagir avec plaisir à la violence et à l'humiliation sexuelles (l'un des messages souterrains étant que l'hétérosexualité sadique est plus « normale » que la sensualité entre femmes)]

3. diriger ou exploiter leur travail pour en contrôler le produit

[par les institutions du mariage et de la maternité comme production non payée ; la ségrégation des femmes dans le marché du travail ; en faisant miroiter aux yeux des femmes l'ascension sociale des femmes-alibi ; le contrôle masculin de l'avortement, de la contraception et de la naissance ; la stérilisation forcée ; le proxénétisme ; l'infanticide des filles, qui tout en privant les femmes de leurs filles contribue à la dévalorisation générale des femmes]

4. s'approprier ou leur retirer leurs enfants

[par le droit paternel et le « kidnapping légal »¹⁴; la stérilisation forcée ; l'infanticide systématique ; le refus par les tribunaux de laisser la garde des enfants aux mères lesbiennes ; l'incurie des obstétriciens mâles ; l'utilisation des mères comme « tortionnaires-alibi »¹⁵ — pour mutiler sexuellement leurs filles, leur emprisonner les pieds (ou l'esprit) afin de les rendre propres au mariage]

5. les enfermer physiquement et entraver leur liberté de mouvement

[par le viol comme forme de terrorisme interdisant la rue aux femmes ; le *purdah*¹⁶; le bandage des pieds ; l'atrophie des capacités musculaires des femmes ; la haute couture, les codes de vêtements « féminins » ; le voile ; le harcèlement sexuel dans la rue ; la ségrégation des femmes sur le mar-

13. Barry, pp. 216-219.

14. Anna Demeter, *Legal Kidnapping* (Boston, Beacon Press, 1977), pp. XX, 126-28.

15. Daly, pp. 132, 139-41, 163-65.

16. En Inde : rideau destiné à soustraire les femmes à la vue. Par extension : le système qui astreint les femmes de haut rang à la claustration. N.D.L.R.

ché de l'emploi ; l'injonction de la maternité « à plein temps » ; la dépendance économique forcée des femmes mariées]

6. les utiliser comme objets d'échange

[utilisation des femmes comme « cadeaux » ; l'achat des épouses ; le proxénétisme ; les mariages arrangés ; l'utilisation des femmes comme entraîneuses pour faciliter les transactions masculines : l'épouse-hôtesse, la serveuse de cocktails tenue de s'habiller de façon excitante pour les hommes, les call-girls, les « bunnies », les geisha, les prostituées *kisaeng*, les secrétaires]

7. étouffer leur créativité

[par les chasses aux sorcières, dirigées contre les sages-femmes et les guérisseuses, véritables pogroms des femmes indépendantes et non-assimilées¹⁷; la définition des activités masculines comme ayant une valeur supérieure à celles des femmes dans toutes les sociétés, de telle façon que les valeurs culturelles deviennent l'incarnation de la subjectivité masculine ; la limitation de l'épanouissement féminin au mariage et à la maternité ; l'exploitation sexuelle des femmes par les artistes et enseignants mâles ; les obstacles sociaux et économiques aux aspirations créatrices des femmes¹⁸; la censure des traditions féminines¹⁹]

8. mettre hors de leur portée de vastes domaines de connaissances et de réalisations culturelles

[par la non-éducation des femmes (60 % des analphabètes dans le monde sont des femmes) ; le « Grand Silence » en ce qui concerne les femmes et en particulier l'existence lesbienne dans l'histoire et la culture²⁰; les stéréotypes de sexe qui détournent les femmes des sciences, de la technologie et autres activités « masculines » ; la solidarité masculine sociale/-professionnelle qui exclut les femmes ; la discrimination contre les femmes dans les professions libérales]

Voilà donc quelques-uns des moyens par lesquels le pouvoir masculin se manifeste et se maintient. Ce qui se dégage de ce tableau (suffisamment parlant par lui-même) est que nous sommes confrontées non seulement à la perpétuation de l'inégalité, et de la propriété masculine, mais aussi à un vaste déploiement de forces qui va de la violence physique au contrôle des consciences : ce qui révèle quel énorme potentiel de contre-offensive doit être jugulé.

Certaines des formes à travers lesquelles se manifeste le pouvoir masculin sont plus facilement reconnaissables que d'autres comme moyens d'imposer l'hétérosexualité aux femmes. Cependant, chacune des formes citées contribue au réseau des contraintes aboutissant à la conviction chez les femmes que le mariage et l'orientation sexuelle vers les hommes sont des composantes inévitables de leur existence,

17. B. Ehrenreich et D. English, *Witches, Midwives and Nurses : A History of Women Healers* (Old Westbury, N.Y., The Feminist Press, 1973) ; Andrea Dworkin, *Woman Hating* (New York, Dutton, 1974), pp. 118-154 ; Daly, pp. 178-222.

18. Voir Virginia Woolf, *Une chambre à soi* et *Three Guineas* (1938) ; Michelle Cliff, « The Resonance of Interruption » in *Chrysalis : A Magazine of Women's Culture*, n° 8, 1979.

19. Daly, *Beyond God the Father* (Boston, Beacon Press, 1973), pp. 347-351 ; Olsen, pp. 22-46.

20. Daly, *Beyond God the Father*, p. 93.

même si elles sont vécues comme insatisfaisantes ou oppressives. La ceinture de chasteté ; les mariages d'enfants ; la censure de l'existence lesbienne (sinon présentée comme exotique et perverse) dans l'art, la littérature, les films ; l'idéalisatoin de l'amour hétérosexuel et du mariage — tous ces faits sont bien des formes de contrainte, les deux premiers illustrant l'utilisation de la violence physique, le deuxième le contrôle des consciences. Si la clitoridectomie a été attaquée par les féministes comme torture imposée aux femmes²¹, Kathleen Barry a été la première à souligner qu'il ne s'agit pas là simplement de rendre les femmes « propres » au mariage à coups de bistouri : c'est un moyen d'assurer que les femmes, dans l'intimité créée entre elles par le mariage polygame, n'auront pas de rapports sexuels entre elles, et que leur sensibilité érotique — dans la perspective mâle félichisant le génital — sera, même dans un contexte de ségrégation des sexes, littéralement excisée²².

La fonction de la pornographie, la question de son influence, à travers les milliards dépensés pour répandre des images toujours plus empreintes de sadisme, toujours plus dégradantes pour les femmes, est actuellement un grand sujet de controverses. Mais même la pornographie dite « soft-core », et la publicité, présentent les femmes comme objets de convoitise, coupées de tout contexte affectif, dépourvues de toute personnalité et de toute signification individuelle : essentiellement des marchandises sexuelles offertes à la consommation des hommes. (La pornographie soi-disant « lesbienne », destinée au voyeurisme masculin, est tout autant dépersonnalisée et coupée de l'affectif). Le message le plus pernicieux que nous transmet la pornographie est que les femmes sont les proies naturelles des hommes et qu'elles aiment ça ; que la sexualité et la violence vont ensemble, que la sexualité des femmes est essentiellement masochiste, que pour elles l'humiliation est une jouissance, que la violence physique est érotique. Mais ce message en cache encore un autre, moins reconnu : la soumission forcée et la cruauté, lorsqu'elles s'expriment dans le couple hétérosexuel, représentent la sexualité « normale », tandis que la sensualité entre femmes, y compris le respect mutuel et la réciprocité érotique, est « anormale », « vicieuse », et est considérée comme de la pornographie en soi, ou bien comme des rapports peu excitants à côté de l'érotisme des chaînes et des fouets²³. La pornographie ne fait pas que créer un climat dans lequel sexualité et violence sont interchangeables ; *elle étend le registre des comportements considérés comme acceptables de la part des hommes dans les rapports hétérosexuels* — comportements qui dépouillent sans cesse les femmes de leur autonomie, leur dignité et leur potentiel sexuel, notamment celui d'aimer et d'être aimées par d'autres femmes dans la réciprocité et l'intégrité.

Dans son remarquable livre, *Sexual Harassment of Working Women : A Case of Sex Discrimination*, Catherine A. MacKinnon met en lumière le point d'intersection entre l'hétérosexualité obligatoire et l'économie. Le capitalisme trace une ligne de partage hiérarchique entre hommes et femmes et dans le monde du travail les femmes occupent une position structurellement inférieure ; ce fait est bien connu mais MacKinnon pose la question de savoir pourquoi, à partir du moment où le capitalisme « a besoin qu'un certain nombre d'individus occupent des positions inférieures et mal

21. Fran P. Hosken, « The violence of Power : Genital mutilation of Females » in *Heresies : a Feminist Journal of Art and Politics*, n° 6, 1979 ; Russell et Van de Ven, pp. 194-5.

22. Barry, pp. 163-64.

23. Pour ce qui est du « sado-masochisme lesbien », il faut le rapporter à la culture dominante, à ce qu'elle nous enseigne des rapports entre sexualité et violence, et aussi aux comportements des hommes homosexuels pris comme modèles par certaines lesbiennes. C'est pour moi encore un exemple de la « double vie des femmes ».

payées... pourquoi ces individus doivent être biologiquement des femmes. » Et elle remarque : « Le fait que souvent les employeurs évitent d'engager des femmes qualifiées, *alors même qu'ils pourraient les payer moins que les hommes* [C'est moi qui souligne] indique qu'il y a là plus qu'une simple question de profit²⁴. Elle cite une abondance de faits montrant que les femmes ne sont pas seulement reléguées dans les activités de services mal payées (secrétaires, domestiques, infirmières, dactylos, standardistes, puéricultrices, serveuses), mais aussi que la « sexualisation de la femme » fait partie du boulot :

« Dans ce genre de travail une femme est employée comme femme. Elle est aussi, apparemment, traitée comme telle c'est-à-dire, entre autres, sur un plan explicitement sexuel. En particulier, si l'une des raisons pour lesquelles une femme est engagée est celle de plaire à son employeur, dont la notion de qualification professionnelle se confond avec celle, sexiste, du rôle que doivent remplir les femmes en général, il n'est guère surprenant que l'intimité sexuelle, forcée au besoin, soit considérée comme faisant partie des devoirs de l'employée et des priviléges de l'employeur. »²⁵

D'après MacKinnon il faut voir comme fait central et intrinsèque de la réalité économique des femmes la nécessité de « vendre leurs 'charmes' aux hommes, dont le pouvoir économique et la position leur permettent d'imposer leurs prédictions. » Elle fournit maints exemples montrant comment « le harcèlement sexuel perpétue la structure complexe qui oblige les femmes à se mettre au service des hommes et à stagner au bas de l'échelle professionnelle. Dans la société américaine deux forces convergent : le contrôle des hommes sur la sexualité des femmes et le contrôle du Capital sur la vie professionnelle des salariés. »²⁶ Donc, dans le travail, les femmes sont prises dans un cercle vicieux, doublement victimes du pouvoir de sexe. Désavantagées économiquement, les femmes se résignent au harcèlement sexuel pour garder leur emploi (même lorsqu'elles ne se soumettent pas physiquement aux avances de leurs supérieurs) ; les femmes — qu'elles soient serveuses ou professeurs — apprennent à jouer aux hétérosexuelles bon teint avenantes et prévenantes, car elles comprennent que c'est bien cela la qualification exigée d'elles, quelle que soit la nature de leur travail. Et, comme le note MacKinnon, la femme qui, sur les lieux de travail, refuse trop fermement les avances sexuelles se voit accusée d'être « desséchée » et asexuée, ou lesbienne.

C'est là une différence spécifique entre l'expérience des lesbiennes et celle des hommes homosexuels. (Les autres sont énumérées plus loin). Une lesbienne, qui doit se cacher dans son travail à cause des préjugés hétérosexistes, n'est pas seulement contrainte à mentir sur ses relations extérieures et sa vie privée ; son travail dépend de sa faculté de se faire passer pour hétérosexuelle, mais en plus de jouer le rôle d'une femme hétérosexuelle, c'est-à-dire de s'habiller et se comporter de façon féminine et différente comme il sied aux « vraies » femmes.

MacKinnon soulève des questions radicales telles que celle de la différence qualitative entre le harcèlement sexuel, le viol et les rapports hétérosexuels ordinaires.

24. Catharine A. MacKinnon, *Sexual Harassment of Working Women : A Case of Sex Discrimination* (New Haven, Conn., Yale University Press, 1979), pp. 15-16.

25. MacKinnon, p. 18.

26. MacKinnon, p. 174.

« Comme disait un homme jugé pour viol, il n'avait pas utilisé 'plus de force que ne le font habituellement les hommes pour les préliminaires' »). Elle reproche à Susan Brownmiller²⁷ de situer le viol hors de la vie quotidienne et d'affirmer sans plus d'analyse que « le viol relève de la violence, le coït de la sexualité », plaçant ainsi carrément le viol hors du domaine du « sexuel ». MacKinnon répond à cela que « retirer le viol du domaine du « sexuel » pour le situer dans celui du « violent » permet que l'on s'y oppose sans se poser la question de savoir jusqu'à quel point l'institution de l'hétérosexualité a défini l'usage de la force comme une partie normale des 'préliminaires'²⁸ ». « On ne se demande pas plus si dans le contexte de la domination masculine la notion de « consentement » peut avoir un sens quelconque. »²⁹

Le fait est que, parmi d'autres institutions sociales, le travail est un lieu où les femmes ont appris à accepter les violations masculines de nos frontières psychiques et mentales pour prix de leur survie ; où nous avons été conditionnées — tout autant que par les romans d'amour ou la pornographie — à nous percevoir nous-mêmes comme proies sexuelles. Une femme qui cherche à échapper à ces atteintes quotidiennes et à sa mauvaise situation dans le travail se tournera vers le mariage comme vers un refuge, tout en n'y apportant ni pouvoir social ni pouvoir économique, entrant donc dans cette institution avec un handicap. MacKinnon demande finalement :

« La sexualité ordinaire, dans le contexte de l'inégalité des genres, peut-elle passer pour saine ? L'inégalité n'est-elle pas construite sur les définitions sociales de la sexualité masculine et féminine, les notions de masculinité et de féminité, de « sex-appeal » et de séduction hétérosexuelle ? Certaines circonstances de harcèlement sexuel montrent que la vulnérabilité des femmes même peut-être une cause d'excitation sexuelle pour les hommes. Il semble bien que l'un des traits principaux qui rendent les femmes dominées si irrésistibles sexuellement est le fait d'être sans défense, les hommes sentant qu'ils peuvent en profiter, donc ils le désirent, et donc ils le font. L'analyse du harcèlement sexuel, justement parce que c'est un phénomène tout à fait banal, nous oblige à constater que les rapports sexuels ont lieu ordinairement entre inégaux économiques (et physiques). Dans ce contexte, l'exigence légale que les violations de la sexualité des femmes apparaissent comme des faits hors de l'ordinaire pour mériter punition, empêche les femmes de définir quelles sont, de fait, les conditions ordinaires de leur 'consentement'. »³⁰

Etant donné la nature et l'étendue des pressions à l'hétérosexualité, « l'érotisation quotidienne de l'assujettissement des femmes », comme dit MacKinnon³¹, je mets en doute la validité du point

27. Susan Brownmiller, *Against our Will : Men, Women and Rape* (New York, Simon Schuster, 1975), éd. française, *Le Viol* (Stock, Paris, 1976).

28. MacKinnon, p. 219. Susan Schechter écrit : « La pression à l'union hétérosexuelle à tout prix est si intense... qu'elle est devenue une force culturelle propre qui appelle le phénomène des femmes battues. L'idéologie de l'amour-passion impliquant la possession jalouse de sa (son) partenaire comme d'une chose, fournit le décor romanesque dans les coulisses duquel sévit la brutalité pure et simple. (*Aegis : Magazine on Ending Violence Against Women*, Jul.-Aug. 1979, pp. 50-51).

29. MacKinnon, p. 298.

30. MacKinnon, p. 220.

31. MacKinnon, p. 221.

de vue plus ou moins psychanalytique (exprimé notamment par Karen Horney, H.R. Hayes, Wolfgang Lederer, et le plus récemment par Dorothy Dinnerstein) selon lequel le besoin masculin de contrôler les femmes sexuellement résulterait de quelque « peur originelle des femmes » et de leur insatiabilité sexuelle. Il est bien plus probable que ce que les hommes craignent, en fait, c'est non pas que les femmes leur imposent leur appétit sexuel, qu'elles veulent les dévorer ou les étouffer, mais plutôt la possibilité qu'elles soient parfaitement indifférentes à leur égard, qu'ils n'aient accès aux femmes, sexuellement, affectivement, et donc économiquement, qu'aux conditions de celles-ci, au risque d'être éconduits hors de la matrice.

Les moyens par lesquels les hommes s'assurent l'accès sexuel aux femmes ont été l'objet d'une étude approfondie par Kathleen Barry. Dans un des grands ouvrages de la recherche et de la théorie féministe, *Female Sexual Slavery*, elle fournit une ample et impressionnante documentation montrant l'existence, à une très large échelle, de l'esclavage international des femmes, institution connue sous le nom de « traite des blanches » mais qui de fait a concerné et concerne encore des femmes de toute race et de toute classe. Dans l'analyse théorique qui dérive de sa recherche, Barry fait le lien entre toutes les conditions imposées aux femmes qui aboutissent à leur assujettissement aux hommes : la prostitution, le viol conjugal, l'inceste père-fille et frère-sœur, les femmes battues, la pornographie, l'achat des épouses, la vente des filles, le *purdah*, les mutilations génitales. Elle voit le paradigme du viol — où la victime est tenue responsable d'être rendue victime — comme conduisant à la rationalisation et à l'acceptation d'autres formes d'esclavage, dans lesquels la femme est censée avoir « choisi » son destin, l'accepter passivement, ou l'avoir recherché perversement par ses attitudes légères ou licencieuses. Bien au contraire, soutient Barry, « l'esclavage sexuel féminin existe dans TOUTES les situations où les femmes et les filles ne peuvent changer les conditions de leur existence ; où, quelle que soit la façon dont elles se sont trouvées dans ces situations — c'est-à-dire par les pressions sociales, les difficultés économiques, l'abus de confiance ou le besoin d'affection —, elles ne peuvent y échapper ; et où elles sont sujettes à la violence sexuelle et à l'exploitation. »³²

Les investigations sociologiques et historiques de Barry vont de l'examen détaillé de la vie et l'œuvre de Sade et de ses défenseurs littéraires à de fines analyses politiques de la carrière de Joséphine Butler ou de l'affaire Patricia Hearst, en passant par des enquêtes dans les milieux de la police européenne s'occupant de traite des blanches, des promenades avec la brigade des mœurs de San-Francisco, des interviews de prostituées. Elle fournit tout un éventail d'exemples concrets, qui montre non seulement l'existence d'un vaste trafic des femmes au niveau international, mais aussi comment il s'opère : qu'il s'agisse de « l'usine du Minnesota » fournissant Times Square en blondes transfuges du Midwest, de la chasse aux jeunes filles miséreuses d'Amérique Latine ou d'Asie du Sud-Ouest, ou des « maisons d'abattage » pour les travailleurs immigrés du 18^e arrondissement de Paris. Son analyse rompt avec la base théorique habituelle (qu'elle nomme « victimisme ») à partir de laquelle on élaborerait toute une construction des « motivations » qui sont censées conduire les femmes à la prostitution, font d'elles les victimes des rabatteurs d'esclaves et des maquereaux, ou poussent les femmes battues à retomber dans les bras de leurs maris et amants brutaux. Le victimisme, tel que Barry le définit, s'attache aux propensions individuelles de la victime à devenir ou à rester victimisée, et laisse de côté le système élaboré d'endoctrinement et de terrorisme sexuels, le postulat universel que les hommes ont

32. Kathleen Barry, *Female Sexual Slavery* (voir note 1), p. 33.

un « droit » d'accès sexuel aux femmes, postulat qui fait de toute femme une victime potentielle. Au lieu de « blâmer la victime » ou d'essayer de diagnostiquer sa pathologie présumée, Barry braque ses phares sur la pathologie de la colonisation sexuelle elle-même, sur l'idéologie du « sadisme culturel » présentée par l'énorme industrie pornographique, sur la définition générale des femmes comme des « êtres essentiellement sexuels dont la responsabilité est de servir les besoins sexuels des hommes » 33, toutes choses qu'elle identifie comme « la base sociale de l'esclavage fondé sur le genre ».

Barry fait apparaître ce qu'elle appelle une « perspective de domination sexuelle », dans laquelle l'agression sexuelle et la terreur perpétrées par les hommes contre les femmes ont été rendues presque invisibles, parce que traitées comme naturelles et inévitables. Dans cette perspective, les femmes sont sacrificables si à ce prix les besoins sexuels et affectifs des hommes peuvent être satisfaits. Le propos politique de son livre est de remplacer cette perspective de domination par une norme universelle qui garantirait aux femmes le droit minimal à ne subir ni violences liées au genre (masculin/féminin), ni entraves à leur liberté de mouvement, ni obligation de se plier au « droit d'accès » sexuel et affectif du mâle. Comme Mary Daly dans *Gyn/Ecology*, Barry dénonce les théories structuralistes et autres « relativismes culturels » qui rationalisent la torture sexuelle et la violence anti-femmes. Dans son chapitre d'introduction, elle demande à ses lectrices (eurs) de refuser les échappatoires commodes de l'ignorance et de la dénégation. « La seule façon pour nous de cesser de nous cacher, de briser nos défenses paralysantes, est de le savoir, de tout savoir – l'étenue complète de la violence et de la domination sexuelle exercées contre les femmes... Ce n'est qu'en le sachant, en le regardant en face, que nous apprendrons à trouver un chemin pour sortir de cette oppression, que nous pourrons imaginer et créer un monde dans lequel l'esclavage sexuel des femmes sera impossible. » 34

« Tant que nous n'aurons pas nommé cette pratique, tant que nous ne lui aurons pas donné une définition, une forme conceptuelle, tant que nous n'aurons pas illustré son fonctionnement dans le temps et dans l'espace, celles qui en sont les victimes les plus évidentes seront incapables cependant de définir leur expérience et même de la parler. » 35

Mais les femmes sont toutes, de façons différentes et à des degrés divers, victimes de cette pratique ; et l'un des aspects du problème de nommer et de conceptualiser l'esclavage sexuel des femmes est, comme Barry le voit clairement, la contrainte à l'hétérosexualité. La contrainte à l'hétérosexualité simplifie la tâche du rabatteur et du maquereau dans les réseaux internationaux de prostitution et dans les « Eros Centers », tandis que, dans l'intimité des foyers, elle conduit la fille à accepter l'inceste/viol par son père, et la mère à nier que cela se passe, elle conduit la femme battue à rester avec son mari. « La sympathie ou l'amour » sont les tactiques principales du rabatteur dont le travail est de remettre la jeune fille, en fugue ou simplement paumée, au maquereau pour que celui-ci la « forme ». L'idéologie de l'amour hétérosexuel dont elle a été abreuvée depuis son enfance par les contes de fées, la télévision,

33. Barry, p. 103.

34. Barry, p. 5.

35. Barry, p. 100.

les films, la publicité, les chansons, l'imagerie du « mariage-en-blanc », est un instrument tout prêt que le rabatteur n'a plus qu'à saisir et qu'il n'hésite pas à utiliser comme Barry en donne de nombreux exemples. Le bourrage de crâne infligé aux filles de façon précoce sur « l'amour » est peut-être une institution spécifiquement occidentale ; mais l'idéologie du caractère urgent et incontrôlable de la sexualité masculine est, elle, plus universelle. Ceci est une des nombreuses découvertes de Barry :

*« De même que le pouvoir sexuel est appris par les adolescents à travers la façon dont la société leur fait vivre leur éveil sexuel, de même les filles apprennent-elles que le lieu du pouvoir sexuel est mâle. Etant donnée l'importance accordée à la pulsion sexuelle masculine dans la socialisation des filles aussi bien que des garçons, la première adolescence est probablement la première phase significative de l'identification aux hommes dans la vie et le développement d'une fille... A mesure qu'une fille prend conscience de ses émotions sexuelles... elle se détourne de ses rapports, jusque-là privilégiés, avec ses amies. A mesure que ceux-ci deviennent secondaires pour elle, perdent de l'importance dans sa vie, sa propre identité prend aussi un rôle secondaire ; son identification masculine (aux hommes) se développe au fur et à mesure qu'elle grandit. »*³⁶

*Il nous faut nous demander, cependant, pourquoi certaines femmes ne se détournent jamais, même temporairement, de « leurs relations jusque-là privilégiées » avec les membres de leur propre sexe. Et pourquoi l'identification masculine – le fait de se mettre dans le camp des hommes, socialement, politiquement et intellectuellement – existe aussi chez des femmes qui sont par ailleurs sexuellement lesbiennes depuis toujours ? L'hypothèse de Barry soulève de nouvelles questions, mais elle clarifie aussi la diversité des formes sous lesquelles la contrainte à l'hétérosexualité se présente. C'est dans la mystique de la pulsion sexuelle mâle indomptable et conquérante, du « pénis-qui-a-une-vie-à-lui », que s'enracine la loi du « droit d'accès » masculin, loi qui justifie la prostitution comme un donné culturel universel d'une part, tout en défendant par ailleurs l'esclavage sexuel dans la famille, au nom de « l'intimité familiale et du respect des spécificités culturelles. »*³⁷ *La pulsion sexuelle de l'adolescent qui, comme on l'apprend aux garçons et aux filles, une fois déclenchée ne peut plus ni se contrôler ni supporter le refus, devient selon Barry, la norme et la raison donnée au comportement sexuel du mâle adulte : un état d'atrophie du développement sexuel. Les femmes apprennent à accepter comme naturelle l'inévitabilité de cette « pulsion », parce que cela nous est inculqué comme un dogme. D'où le viol conjugal, d'où la femme japonaise faisant avec résignation la valise d'un mari qui part pour un week-end dans les bordels Kisaeng de Taiwan, d'où le déséquilibre de pouvoir, psychologique et économique, entre mari et femme, employeur et employée, père et fille, professeur et étudiante.*

L'effet de l'identification masculine est

« d'intérioriser les valeurs du colonisateur et de participer activement à sa propre colonisation et à celle des autres membres de son sexe... L'identification masculine est l'acte par lequel les femmes placent les hommes au-dessus des femmes, elles-mêmes y comprises, leur accordent plus de cré-

36. Barry, p. 218.

37. Barry, p. 140.

dibilité, de statut et d'importance dans la plupart des situations, quelles que soient les qualités qu'objectivement les femmes apportent dans une situation donnée... L'interaction avec les femmes est vue comme une forme inférieure de relation à tous les niveaux. »³⁸

Ce qui mérite une exploration plus poussée c'est la double pensée qui caractérise beaucoup de femmes et dont une femme n'est jamais débarrassée de façon complète et permanente : quel que soit le degré auquel les relations entre femmes, les réseaux de soutien entre femmes, un système de valeurs féminin et féministe, sont utilisés et valorisés, la doctrine intérieurisée de la crédibilité et du statut masculins peut encore créer des lapsus dans la pensée, des refoulements du senti, la dénégation du réel (on voit ce qu'on voudrait voir), et une confusion profonde tant au plan sexuel qu'au plan intellectuel³⁹

Je cite ici une lettre que j'ai reçue le jour où j'étais en train d'écrire ce passage :

« J'ai eu de très mauvaises relations avec les hommes — je suis en ce moment en plein milieu d'une séparation très douloureuse. J'essaie de trouver ma force à travers les femmes — sans mes amies je ne pourrais pas survivre. »

Combien de fois par jour ces mots sont-ils prononcés, ou pensés, ou écrits par des femmes, et combien de fois cependant le « lapsus » se reproduit-il ?

Barry résume ses résultats :

« ... si on considère l'arrêt du développement sexuel qui est traité comme normal dans la population masculine ; si on considère le nombre d'hommes qui sont des maquereaux, des rabatteurs, des membres de gangs d'esclavage, des fonctionnaires corrompus participant à cette traite, des propriétaires, des gérants, des employés, dans les bordels et autres établissements assimilés, des industriels de la pornographie ; si on considère le nombre d'hommes partie prenante de la prostitution, d'hommes qui battent leurs femmes, qui abusent d'enfants, qui commettent des incestes, le nombre de clients des prostituées, le nombre de violeurs, on ne peut qu'être stupéfaite par l'énormité numérique de la population masculine participant à l'esclavage sexuel des femmes. Le nombre gigantesque d'hommes participant à ces pratiques devrait provoquer la déclaration d'un plan d'urgence international, une crise dans la violence sexuelle. Mais ce qui devrait être une raison d'inquiétude est au contraire accepté comme l'expression normale de la sexualité. »⁴⁰

Susan Cavin, dans une thèse très riche et stimulante, bien que de caractère hautement spéculatif (1979), émet l'hypothèse que le patriarcat devient possible lorsque la troupe femelle originelle, qui comprend les enfants mais rejette les adolescents mâles, est envahie par les mâles devenus en surnombre ; que ce n'est pas le mariage

38. Barry, p. 172.

39. J'ai suggéré ailleurs que l'identification masculine a été une puissante source de racisme chez les femmes blanches, tandis que c'étaient les femmes perçues comme « déloyales » aux codes et aux systèmes masculins qui ont activement combattu le racisme (« Traitors à la civilisation : Féminisme, Racisme, Gynophobie » in *On Lies, Secrets and Silence : Selected prose 1966-1978*, N.W. Norton, 1979).

40. Barry, p. 220.

patriarcal, mais le viol de la mère par le fils qui est le premier acte de domination masculine. Le facteur qui ouvre la porte à cette situation n'est pas une simple perturbation de l'équilibre numérique des sexes ; c'est aussi le lien mère-enfant, manipulé par les adolescents mâles pour rester dans la matrice après l'âge de l'exclusion. L'affection maternelle est utilisée pour établir un droit masculin à l'accès sexuel qui, par la suite, doit être cependant maintenu par la force (ou le contrôle des consciences) puisque le lien profond originel — adulte — est celui qui lie les femmes aux autres femmes⁴¹. Je trouve cette théorie très intéressante, car l'une des formes de fausse conscience qui sert l'hétérosexualité obligatoire est le maintien du lien mère-fils entre hommes et femmes : la consolation, l'attitude nourricière qui s'interdit le jugement, la compassion pour ceux qui les harcèlent, les violent, les battent (comme pour ceux qui les vampirisent passivement). Combien de femmes fortes et indépendantes, qui refusent cela des autres hommes, l'acceptent cependant de leur fils ?

Mais quelles que soient leurs origines, lorsqu'on examine attentivement les mesures prises pour confiner les femmes sur le terrain de la sexualité masculine, il y a une question qu'on ne peut plus contourner : la grande question du féminisme est-elle seulement celle de « l'inégalité des sexes », de la colonisation de la culture par les hommes, des « tabous sur l'homosexualité » ou bien n'est-ce pas aussi celle de la contrainte à l'hétérosexualité pour les femmes, comme moyen d'assurer un droit masculin de jouissances physique, économique et affective sur les femmes⁴² ? L'un des moyens de contrainte utilisés est, bien sûr, l'occultation de la possibilité lesbienne, continent enfoui, dont quelques pointes émergent à la surface de temps à autre pour retomber dans l'oubli. Les recherches et théories féministes qui contribuent à l'invisibilité ou à la marginalisation lesbienne travaillent de fait contre la libération et l'accroissement de puissance des femmes comme groupe.⁴³

L'idée que « la plupart des femmes sont naturellement hétérosexuelles » constitue une pierre d'achoppement théorique et politique pour beaucoup de femmes. Cette idée tient toujours, en partie parce que l'existence lesbienne a été effacée de l'histoire ou reléguée à la rubrique des maladies ; en partie parce qu'elle a été traitée comme un fait exceptionnel plutôt qu'intrinsèque ; en partie parce que reconnaître que l'hétérosexualité peut n'être en rien une « préférence » mais quelque chose qui a du être imposé, dirigé, organisé, répandu par la propagande et maintenu par la force, c'est franchir un pas immense lorsqu'on se croyait hétérosexuelle librement et « par nature ». Mais l'incapacité de voir dans l'hétérosexualité une institution est du même ordre que l'incapacité d'admettre que le système économique nommé capitalisme ou

41. Cavin (voir note 1), ch. 6.

42. Pour ce qui est de ma perception de l'hétérosexualité comme institution économique, je la dois à Lisa Leghorn et Katherine Parker, qui m'ont permis de lire leur manuscrit non publié, *Redefining Economics* (1979). Cf. leur article « Towards a Feminist Economics : A Global View », *The Second Wave*, vol. 5, III.

43. A mon avis, là où on a le mieux reconnu et toléré l'existence lesbienne a été lorsqu'elle apparaissait comme une version « déviante » de l'hétérosexualité ; c'est-à-dire lorsque les lesbiennes, telles Stein et Toklas, ont joué un rôle d'hétérosexuelles (ou ont donné cette impression en public) et ont été principalement identifiées à la culture mâle. Voir aussi Claude E. Schaeffer, « The Kuterai Female Berdache : Courrier, Guide, Prophetess and Warrior », *Ethnohistory*, vol. 12, III, Summer 1965, pp. 193-236. (Berdache : « individu de sexe déterminé — masculin ou féminin — sur le plan physiologique, assumant le rôle et le statut du sexe opposé ; il est considéré par la communauté comme appartenant bien à un sexe physiologique donné mais adoptant le rôle et le statut de l'autre sexe » (Schaeffer, p. 231). L'existence lesbienne a été aussi reléguée à un phénomène de la classe supérieure, de l'élite décadente (ainsi la fascination pour les lesbiennes de salons parisiens comme Renée Vivien et Nathalie Clifford Barney), pour rejeter dans l'obscurité des « femmes de tous les jours » telles que Judy Grahn en décrit dans *Works of A Common Woman et True to Life Adventure Stories* (Diana Press, 1978).

le système de castes qui constitue le racisme sont maintenus par un ensemble de forces, comprenant aussi bien la violence physique que la fausse conscience. Franchir le pas qui consiste à mettre en question l'hétérosexualité en tant que « préférence » ou « choix » pour les femmes — et fournir l'effort intellectuel et affectif qui va avec — demandera un courage particulier chez les féministes hétérosexuellement-identifiées, mais je pense que la récompense en sera grande : une libération de la pensée, de nouveaux chemins à explorer, l'ébranlement d'une nouvelle région de silence, une nouvelle clarté dans les rapports personnels.

III

J'ai choisi d'utiliser les termes « existence lesbienne » et « continuum lesbien » parce que le mot « lesbianisme » a une connotation clinique et limitative et aussi parce que le terme « existence lesbienne » évoque à la fois le fait de la présence des lesbiennes dans l'histoire, et l'idée que le sens de cette existence est une création continue. Par « continuum lesbien » j'entends un large registre — aussi bien dans l'histoire que dans la vie de chaque femme — d'expériences impliquant une identification aux femmes ; et pas seulement le fait qu'une femme a eu ou a consciemment désiré une expérience sexuelle génitale avec une autre femme. Si on élargit ce terme pour y inclure les multiples formes de rapports intenses et privilégiés entre femmes, qui comprennent aussi bien la capacité de partager sa vie intérieure que celle de faire front contre la tyrannie masculine et, que celle de donner et de recevoir un soutien pratique et politique ; si on parvient également à associer ce terme à des notions telles que la *résistance au mariage*, à l'étendre aux conduites « insensées » identifiées par Mary Daly (sens dépassés : « indomptable », « volontaire », « capricieuse », « légère », « une femme qui ne s'en laisse pas conter »)44 on commence à comprendre des pans entiers de l'histoire et de la psychologie des femmes, restées jusqu'ici hors d'atteinte en raison des définitions limitées, pour la plupart cliniques, du « lesbianisme ».

L'existence lesbienne inclut à la fois la transgression d'un tabou et le rejet d'une forme de vie obligatoire. C'est aussi une attaque directe ou indirecte contre le droit masculin d'accès aux femmes. Mais bien que nous puissions la percevoir d'abord comme une façon de dire non au patriarcat, un acte de résistance, c'est plus que toutes ces choses. Cela a aussi inclus la reproduction des rôles, la haine de soi, la dépression, l'alcoolisme, le suicide et la violence entre femmes ; c'est à notre péril que nous romantisons ce que cela implique d'aimer et d'agir à contre courant, sous la menace de sanctions graves, et l'existence lesbienne a été vécue (à la différence de l'existence catholique ou de l'existence juive par ex.) sans accès à la connaissance d'une tradition, d'une continuité, d'un ancrage social quelconques. La destruction des traces, des mémoires et des lettres attestant les réalités de l'existence lesbienne doit être prise très au sérieux comme moyen de préserver la contrainte à l'hétérosexualité, car ce qui nous a été dissimulé c'est la joie, la sensualité, le courage, la communauté, tout autant que la honte, la trahison de soi et la douleur45.

44. Daly, *Gyn/Ecology*, p. 15.

45. « Dans un monde hostile où les femmes n'étaient pas censées survivre sauf en rapport avec et au service des hommes, l'existence de communautés entières de femmes a été purement et simplement gommée. L'histoire tend à enterrer ce qu'elle cherche à rejeter. » (Blanche W. Cook, « Women Alone Stir my imagination : Lesbianism and Cultural Tradition », in *Signs*, vol. 4, n° 4, pp. 719-720). Les Archives d'Histoire Lesbienne à New-York représentent une tentative de conserver des documents contemporains sur l'existence lesbienne — un projet d'une valeur et d'une signification immenses, qui se heurte encore à la censure et à l'oblitération continue des relations, des réseaux, des communautés, dans les autres archives et dans la culture en général.

Les lesbiennes ont été historiquement privées d'existence politique en étant « incluses » comme des versions femelles de l'homosexualité masculine. Assimiler l'existence lesbienne à l'homosexualité masculine parce que les deux sont stigmatisées, c'est nier et gommer la réalité des femmes une fois de plus. Séparer les femmes stigmatisées comme « homosexuelles » du continuum complexe de la résistance féminine à l'esclavage, et les rattacher à un schéma masculin, c'est falsifier notre histoire. Une partie de l'existence lesbienne s'est déroulée, évidemment, là où des lesbiennes, par manque d'une communauté cohésive de femmes, ont partagé une sorte de vie sociale et de cause commune avec les hommes homosexuels. Mais on doit contrebalancer ceci par les différences entre elles et les hommes homosexuels : l'absence chez les lesbiennes des priviléges économiques et culturels échus aux hommes ; les différences qualitatives entre la relation féminine et la relation masculine, par ex. la prévalence d'une sexualité impersonnelle et la justification de la pédophilie parmi les hommes homosexuels, la discrimination prononcée par l'âge présente dans les critères de beauté en vigueur chez les hommes homosexuels, etc. J'espère, par ma définition et ma description de l'existence lesbienne, contribuer à détacher les lesbiennes de toute allégeance résiduelle vis à vis des valeurs homosexuelles masculines. Pour moi l'expérience lesbienne est, comme la maternité, une expérience profondément *feminine*, qui comporte des oppressions ainsi que des significations et des potentialités particulières qu'on ne peut comprendre tant que l'on se contente de regrouper l'existence lesbienne avec d'autres façons de vivre sexuellement stigmatisées. De même que « éléver » sert à masquer la réalité spécifique et significative que constitue le fait d'être un « parent » qui est en fait une mère, le terme « homosexuel » peut servir à occulter précisément ces lignes de clivages-là qui sont cruciales pour le féminisme et pour la liberté des femmes en tant que groupe.

De même que le terme « lesbienne » a été confiné dans les associations mentales cliniques et limitatives de sa définition patriarcale, de même l'amitié féminine, la camaraderie, ont été séparées de l'érotique, limitant ainsi l'érotique lui-même. Mais au fur et à mesure qu'on approfondit et qu'on élargit le champ de ce que j'appelle l'existence lesbienne, qu'on définit un continuum lesbien, on commence à redécouvrir l'érotique en termes féminins : comme ce qui n'est circonscrit dans aucune partie spécifique du corps, ni même dans le corps, comme une énergie non seulement diffuse mais, ainsi qu'Audre Lorde l'a décrite, omniprésente dans « le partage de la joie, qu'elle soit physique, affective, psychique », et dans le partage du travail ; comme cette joie énergisante qui nous « protège contre l'acceptation de l'impuissance ou de ces états de l'être qui ne me sont pas naturels, tels que la résignation, le désespoir, l'auto-effacement, la dépression, l'abnégation masochiste ». 46 Dans un essai sur les femmes et le travail, j'ai cité le passage où la poète H.D. décrit comment son amie Bryher l'aide à persister dans l'expérience visionnaire qui devait donner forme au travail de sa maturité :

« ... J'avais connu des gens extraordinairement doués et charmants. Ils m'avaient appréciée ou ils m'avaient méconnue et cependant ni les compliments ni l'indifférence ne comptaient en face des grandes questions — la vie, la mort... Et cependant d'une façon étrange, je savais que cette expérience, cette vision qui s'imposait à moi, ne pouvait être partagées avec personne sauf avec cette fille qui se tenait si bravement à mes côtés.

46. Audre Lorde, « Uses of the Erotic : The Erotic As Power ». Out and Out Books Pamphlet n° 3, 1979. (Out and Out Books, 476 2nd Street, Brooklyn, N.Y. 11215).

Cette fille avait dit, sans hésitation, « continue ». C'était elle en réalité qui possédait le détachement et l'intégrité de la Pythie de Delphes. Mais c'était moi, rompue et désarticulée... qui voyais les images, et qui lisais le message, et à qui la vision intérieure avait été donnée. Ou peut-être, d'une certaine façon, la « voyions »-nous ensemble, car sans elle, cela ne fait pas de doute, je n'aurais pas pu continuer...⁴⁷ »

Si on peut émettre l'hypothèse que toutes les femmes, du bébé qui tête à la femme adulte qui éprouve des sensations orgasmiques en allaitant son propre enfant, peut-être parce qu'elle reconnaît l'odeur du lait de sa propre mère dans le sien, en passant par le couple de femmes, qui, telles la Cloë et l'Olivia de Virginia Woolf, font de la recherche ensemble⁴⁹, ou la femme qui meurt à 90 ans dans des mains de femmes, si on peut penser que toutes ces femmes participent à un continuum lesbien, alors il nous devient possible de nous voir nous-mêmes comme entrant et sortant de ce continuum tout au long de nos vies, que nous nous pensions lesbiennes ou non. Cette façon de voir les choses nous permettrait de relier entre eux des aspects très différents de l'identification aux femmes ; par exemple, les amitiés impudiquement intimes des filles de 8-9 ans d'un côté, et de l'autre les regroupements, du 12^e au 15^e siècle, de ces femmes qu'on appelait des « Béguines » : elles « faisaient maison commune, se louaient et se laissaient mutuellement par testament des logements... dans des maisons subdivisées et bon marché situées dans les quartiers d'artisans des villes », « pratiquaient la vertu chrétienne, s'habillant et vivant simplement et n'ayant pas de rapports avec les hommes », gagnaient leur vie comme fileuses, boulangères, infirmières, ou faisaient des écoles pour les petites filles, et arrivaient — jusqu'à ce que l'Eglise les force à se séparer — à vivre indépendantes, en dehors et du mariage et des restrictions conventionnelles⁵⁰. Le concept de « continuum lesbien » permet de relier ces femmes aux « lesbiennes » plus connues de l'école des femmes réunie autour de Sappho au 7^e siècle avant J.C. ; aux sororités secrètes et aux réseaux économiques dont on signale l'existence parmi les femmes africaines⁵¹, aux « sœurages » chinois de résistance au mariage — communautés de femmes qui refusaient le mariage, ou qui si elles étaient mariées refusaient souvent de consommer leur mariage et quittaient rapidement leur mari, les seules femmes en Chine qui n'avaient pas les pieds bandés et qui, nous dit Agnès Smedley, accueillaient avec joie la naissance des filles, et organisaient des grèves de femmes réussies dans les filatures de soie⁵². Ce concept nous

47. Rich, « Conditions for Work : The Common World of Women », in *On Lies, Secrets and Silence : Selected Prose 1966-1978* (New York : W.W. Norton Co., 1979) ; H.D., *Tribute to Freud* (Oxford : Carcanet Press, 1971), pp. 50-54.

49. Woolf, *A Room of One's Own* (London, Hogarth Press, 1929), p. 126.

50. Gracia Clark, « The Beguines : A Mediaeval Women's Community », *Quest : A Feminist Quarterly*, Vol. 1, n° 4, pp. 73-80.

51. Voir Denise Paulme, ed., *Women of Tropical Africa* (Berkeley : University of California Press, 1963), pp. 7, 266-267. Certaines de ces sororités sont décrites comme « une sorte de syndicat de défense contre l'élément masculin » ; leurs buts étant « de présenter une défense concertée à un patriarcat oppressif », (de permettre) « l'indépendance par rapport à son mari et à l'égard de la maternité, une aide mutuelle, et la satisfaction des vengeances personnelles ». Voir aussi Audre Lorde, « Scratching the Surface : Some notes on Barriers to Women and Loving », *The Black Scholar*, vol. 9, n° 7, pp. 33-34.

52. Marjorie Topley, « Marriage Resistance in Rural Kwangtung », in M. Wolf and R. Witke, eds., *Women in Chinese Society* (Stanford University Press, 1978), pp. 67-89 ; Agnes Smedley, *Portraits of Chinese Women in Revolution* (Old Westbury, N.Y. : The Feminist Press, 1976), pp. 103-110.

permet de relier et de comparer entre elles des instances individuelles et disparates de résistance au mariage : par exemple, le genre d'autonomie revendiquée par une Emily Dickinson, un génie femme blanche du 19^e siècle, avec les stratégies accessibles à une Zora Neale Hurston, un génie femme noire du 20^e siècle. Dickinson ne se maria jamais, eut des amitiés intellectuelles fragiles avec des hommes, et vécut en ermite volontaire dans la maison de son père, tout en écrivant une vie entière de lettres passionnées à sa belle-sœur Sue Gilbert, et, en moindre nombre, à son amie Kate Scott Anthon. Hurston se maria deux fois mais quitta vite chacun de ses maris, se débrouillant pour passer de Floride à Harlem, de là à l'Université de Columbia, puis à Haïti pour retourner finalement en Floride ; étant la moitié du temps domestique chez des blancs, n'émergeant de la misère que pour y retomber, passant sans cesse de la réussite professionnelle à l'échec et vice-versa ; toutes ses relations « de survie » furent avec des femmes, à commencer par sa mère. Ces deux femmes, aux conditions totalement différentes, étaient cependant des « résistantes » au mariage, donnant tout à leur travail et à leur identité, toutes deux furent également appelées plus tard « apolitiques ». Elles étaient l'une comme l'autre attirées par des hommes « de qualité » sur le plan intellectuel ; mais ce sont des femmes qui leur donnèrent, à l'une comme à l'autre, la fascination pour la vie sans laquelle celle-ci n'est pas possible.

Si on conçoit l'hétérosexualité comme le penchant affectif et sensuel « naturel » chez les femmes, alors on perçoit des vies telles que celles-ci comme déviantes, comme pathologiques, ou comme affectivement et sensuellement pauvres ; ou, dans le jargon plus décent et plus permissif on les banalise par le terme de « style de vie ». Dans cette optique, le travail de telles femmes, que ce soit simplement l'effort quotidien pour survivre et résister, ou le travail de l'écrivain, de l'activiste, de la réformatrice, de l'ethnologue ou de l'artiste — le travail d'auto-création — est sous-évalué, ou vu comme le fruit amer de « l'envie du pénis », ou la sublimation d'un érotisme réprimé, les diatribes insensées « d'une-qui-hait-les-hommes ». Mais que l'on change seulement de lentilles, et que l'on considère le degré auquel et les méthodes par lesquelles la « préférence » hétérosexuelle a été de fait imposée aux femmes : alors non seulement comprend-on de toute autre façon le sens de telle vie, de tel travail individuel, mais on peut aussi commencer à percevoir, et comme une donnée majeure de l'histoire des femmes, le fait que les femmes ont toujours résisté à la tyrannie masculine ; un féminisme d'action, souvent — bien que pas toujours — sans théorie, a constamment ré-émergé, dans chaque culture et dans chaque période. Nous pouvons commencer à étudier le combat des femmes contre l'impuissance, la révolte radicale des femmes, pas simplement dans ce que les hommes appellent « des situations révolutionnaires concrètes »⁵³, mais dans toutes les situations que les idéologies masculines n'ont pas perçues comme révolutionnaires : par exemple le refus de certaines femmes de produire des enfants, aidées en cela, à grands risques et périls, par d'autres femmes ; le refus de produire un niveau de vie et de loisirs supérieur pour les hommes (Leghorn et Parker montrent combien les deux font partie de la contribution économique non reconnue, non payée, non syndicalisée des épouses) ; la sexualité « légendairement » — comme Andrea Dworkin le note — anti-phallique des femmes, définie comme « frigidité » et « puritanisme », a de fait constitué une subversion du pouvoir masculin : « une révolte inefficace, mais... une révolte quand même »⁵⁴. Il n'est plus possible de

53. Voir Rosalind Petchesky, « Dissolving the Hyphen : A Report on Marxist-Feminist Groups 1-5 » in Zillah Eisenstein, ed. *Capitalist Patriarchy and the Case for Socialist Feminism* (New York : Monthly Review Press, 1979), p. 387.

54. Andrea Dworkin, *Chains of Iron, Chains of Grief* (Garden City, N.Y., Doubleday Co., in press).

considérer avec tolérance la théorie de Dinnerstein selon laquelle les femmes auraient tout bonnement collaboré avec les hommes dans la création des « arrangements sexuels » de l'histoire ; nous commençons à observer des conduites qui ont été jusqu'ici invisibles et mal dénommées, dans l'histoire collective et dans les histoires individuelles ; des conduites qui constituent souvent, étant données les limites imposées par les contre-pressions exercées dans chaque circonstance particulière, une révolte radicale. Et nous pouvons relier ces révoltes, ainsi que leur nécessité, à la passion physique entre deux femmes qui est centrale dans l'existence lesbienne : la sensualité qui a été précisément le fait le plus radicalement gommé de l'expérience féminine.

L'hétérosexualité a été imposée aux femmes d'une façon à la fois brutale et insidieuse, et cependant partout il y a eu des femmes pour résister, souvent au prix de la torture physique, de l'emprisonnement, de la chirurgie mentale, de l'ostracisme social et de l'extrême misère. La « contrainte à l'hétérosexualité » a été comptée parmi les « crimes contre les femmes » par le Tribunal de Bruxelles sur les crimes contre les femmes en 1976. Deux témoignages provenant de deux cultures très différentes montrent à quel point la persécution des lesbiennes est, aujourd'hui, une pratique mondialement répandue. Une norvégienne raconte que :

« Une lesbienne à Oslo, dont le mariage hétérosexuel ne marchait pas, commence en conséquence à prendre des tranquillisants et échoue dans une clinique de « traitement et de rééducation »... quand, au cours d'une thérapie de groupe « familiale » elle dit qu'elle se croit lesbienne, le médecin lui rétorque qu'elle ne l'est pas. Il le savait « rien qu'en la regardant dans les yeux » dit-il. Elle avait les yeux d'une femme qui voulait faire l'amour avec son mari. On la soumet donc à une thérapie dite « de divan ». On la met dans une pièce bien chauffée, nue sur un lit, et pendant une heure son mari doit... essayer de l'exciter sexuellement... L'idée étant que le contact physique doit toujours se terminer par un coït... Elle se met à éprouver une aversion grandissante. Elle commence à vomir, parfois elle sort de la pièce en courant pour échapper au « traitement ». Plus elle affirme hautement qu'elle est lesbienne, plus violemment on la contraint au rapport hétérosexuel coital. Le traitement dure environ six mois. Elle s'échappe de l'hôpital, mais on la ramène. Elle s'échappe à nouveau et cette fois reste dehors. Ce n'est qu'à la fin qu'elle réalise qu'elle vient d'être soumise à un viol permanent pendant six mois. »

(Ceci constitue, sans doute possible, un exemple d'esclavage sexuel selon la définition de Barry.)

Un témoignage de Mozambique :

« Je suis condamnée à une vie d'exil parce que je ne veux pas renier que je suis lesbienne, que mon allégeance première va et ira toujours aux femmes. Dans le nouveau Mozambique, le lesbianisme est considéré comme une séquelle du colonialisme et de la civilisation décadente de l'Occident. Les lesbiennes sont envoyées dans des camps de rééducation pour apprendre par la pratique de l'auto-critique la ligne juste sur elles-mêmes. Si on arrive à me faire renier mon amour pour les femmes, à me faire me renier moi-même par conséquent, j'aurai le droit de retourner au Mozambique et de participer aux combats difficiles et exaltants pour reconstruire une nation, y compris au combat pour l'émancipation des femmes du Mozambique. Sinon, ou bien je risque le camp de rééducation, ou bien je reste en exil.⁵⁵ »

55. Russell and van de Ven, pp. 42-43, 56-57.

Par ailleurs, on ne peut pas prendre pour acquis que les femmes qui, comme celles étudiées par Carroll Smith-Rosenberg, se sont mariées et le sont restées, tout en ayant un univers affectif et passionnel profondément féminin, ont « préféré » ou « choisi » l'hétérosexualité. Bien des femmes se sont mariées parce que c'était nécessaire, pour survivre économiquement, pour que leurs enfants ne souffrent pas de privations matérielles ou d'ostracisme social, pour rester respectables, pour faire ce qu'on attend des femmes, parce que ayant eu des enfances « anormales » elles voulaient se sentir « normales », et parce que l'amour hétérosexuel est représenté comme La Voie, et de l'aventure, et du devoir, et de l'épanouissement pour les femmes ; elles se sont pliées avec foi ou avec ambivalence aux exigences de l'institution, mais leurs sentiments — et leur sensualité — n'ont été ni domestiqués ni bornés par elle. Il n'existe pas de documents statistiques sur le nombre de lesbiennes qui sont restées dans des mariages hétérosexuels durant la majeure partie de leur vie. Mais dans une lettre à la première revue lesbienne (avant le mouvement), *The Ladder*, l'auteur dramatique Lorraine Hansberry écrivait à ce propos :

« Je soupçonne que le nombre de femmes mariées qui désireraient des relations affectives physiques avec d'autres femmes est bien plus élevé que le nombre d'hommes dans le cas symétrique (une statistique qu'on ne pourra jamais établir). Ceci parce que le lot de la femme étant ce qu'il est, comment pourrions-nous jamais avoir une idée du nombre de femmes qui ne sont pas prêtes à prendre les risques qu'implique une vie totalement étrangère à ce qu'on leur a appris toute leur vie à considérer comme leur destin « naturel » — ET — comme leur seul moyen d'atteindre la sécurité MATERIELLE. Il me semble que c'est la raison pour laquelle le problème a des dimensions bien plus considérables pour les femmes que pour les hommes homosexuels... Une femme courageuse et honnête peut, si elle le décide, rompre un premier mariage et épouser un autre homme ; la société s'inquiétera de l'élévation du taux de divorces — mais il n'y a pas d'endroit, aux Etats-Unis en tous cas, où elle sera traitée, de près ou de loin, comme une hors-caste. Il en ira, à l'évidence, tout autrement si le nouveau partenaire et une autre femme »⁵⁶.

Cette *double-vie* — cet acquiescement apparent à une institution fondée sur les prérogatives et les intérêts masculins — a été caractéristique de l'expérience féminine : de la maternité comme de mainte sorte de comportement hétérosexuel, par exemple les rites de fiançailles ; on peut la voir dans la fausse asexualité de l'épouse du 19^e siècle, dans la simulation de l'orgasme par la prostituée, la courtisane ou la « femme libérée » du 20^e siècle.

Le roman sur la Dépression de Meridel LeSueur *The Girl*, est fascinant en tant qu'étude de cette double-vie féminine. La protagoniste, serveuse dans un bar clandestin d'un quartier ouvrier, se sent passionnément attirée par le jeune Butch ; mais c'est avec Clara, une serveuse plus âgée, ancienne prostituée, avec Belle, dont le mari est propriétaire du bar, avec Aurélia, une militante syndicaliste, qu'elle établit des « relations de survie ». Pour Clara, Belle, et la protagoniste sans nom, les rapports sexuels

56. C'est grâce à *Gay American History* de Jonathan Katz que j'ai eu connaissance des lettres de Hansberry à *The Ladder* ; et je remercie Barbara Grier de m'avoir fourni des copies des pages de *The Ladder*, qui sont citées ici avec sa permission. Voir aussi la réédition de la série de *The Ladder*, (New York : Arno Press, ed. by Jonathan Katz et al.) et Deirdre Carmody, « Letters by Eleanor Roosevelt detail Friendship with Lorena Hickock », in *The New York Times*, October 21, 1979.

avec les hommes sont une façon de s'évader hors de la misère qui constitue la toile de fond de leur vie quotidienne ; un moment d'intensité rompt la routine de grisaille mais aussi parfois de violence qui enserre leur existence quotidienne :

« Entre Butch et moi cela devint très fort, au point que je le cherchais dans tous les bars et dans tous les bureaux d'embauche. On aurait dit qu'il était un aimant qui m'attirait. C'était à la fois exaltant, puissant et effrayant. Il était après moi aussi et quand il me trouvait, je m'enfuyais, ou alors je restais pétrifiée, immobile devant lui comme une demeurée. Et il m'interdit d'aller me balader avec Clara au Marigold où nous dansions avec des inconnus. Il dit qu'il me passerait un tabac dont je me souviendrais. Ça me laissait tremblante de la tête aux pieds, mais c'était mieux que d'être un sac rempli de souffrance et ne sachant pas pourquoi. »⁵⁷

Tout au long du roman, le thème de la double-vie émerge ; Belle se rappelle son mariage avec le bootlegger Hoinck :

« Tu sais, quand j'ai eu l'œil au beurre-noir et que j'ai dit que je m'étais cognée dans une porte, eh bien c'était lui le salaud, et puis il me dit n'en parle à personne... Quand il est saoul et de mauvais poil et qu'il voit quelqu'un qui ne lui revient pas, il se le paie. Il est timbré, voilà ce qu'il est, timbré, et je ne vois pas pourquoi je vis avec lui, pourquoi je le supporte même une seule minute sur cette terre. Mais écoute ma petite, qu'elle me dit, je vais te dire une chose. Elle me regarda et son visage était extraordinaire. Elle dit, Bon Dieu que le Diable l'emporte, je l'aime voilà pourquoi je suis accrochée pour le restant de mes jours, que le Diable l'emporte, je l'aime. »⁵⁸

Après que la protagoniste ait eu ses premiers rapports sexuels avec Butch, ses amies s'occupent de ses saignements, lui donnent du whisky et comparent leurs notes.

« J'aurais dû épouser ce type, un ami de mon père. J'étais qu'une gosse. Je pensais qu'il m'aimait quand il me faisait asseoir sur ses genoux. C'est bien ma veine, dès la première fois, je tombe enceinte. Il m'a donné un peu d'argent et je suis arrivée à Saint-Paul, où pour dix sacs ils vous plongent une énorme aiguille de vétérinaire dans le ventre et le font démarrer, et après ça à toi de te débrouiller... Je n'ai jamais eu d'enfant. Je n'ai servi de mère qu'à Hoinck, et pour un gosse, c'est un sacré gosse. »⁵⁹

« Plus tard, elles m'ont fait retourner dans la chambre de Clara pour m'étendre... Clara s'est étendue à côté de moi et m'a prise dans ses bras, elle voulait que je lui raconte mais en fait elle voulait me parler d'elle. Elle dit qu'elle avait commencé à douze ans avec une bande de garçons dans une vieille remise. Elle dit que personne ne faisait attention à elle avant et qu'elle est devenue très populaire... Ils aiment tellement ça, qu'elle dit, pourquoi ne pas le leur donner et avoir des cadeaux et de l'attention ? Ça ne m'a jamais fait ni chaud ni froid et pour ma mère c'est pareil. Mais c'est la seule chose qu'on a qui ait de la valeur... »⁶⁰

57. Meridel LeSueur, *The Girl* (Cambridge, Mass. : West End Press, 1978), pp. 10-11.

58. LeSueur, p. 20.

59. LeSueur, pp. 53-54.

60. LeSueur, p. 55.

Les rapports sexuels deviennent ainsi synonymes d'attention de la part du mâle, qui est charismatique bien qu'il soit brutal, infantile, et qu'on ne puisse compter sur lui. Pourtant ce sont les femmes qui se rendent mutuellement la vie tolérable, se donnent de l'affection physique sans se causer de douleur, partagent, se conseillent et se tiennent les coudes. (*J'essaie de trouver ma force à travers les femmes – sans mes amies je ne pourrais pas survivre.*) *The Girl* de LeSueur répond au remarquable *Sula* de Toni Morrison, une autre révélation de la double-vie féminine :

« Nel était la seule personne qui ne lui avait jamais rien demandé, qui l'avait acceptée totalement... Nel était l'une des raisons pour lesquelles (Sula) était revenue à Medallion, ça et l'ennui qu'elle avait éprouvé à Nashville, Detroit, New Orleans, New York, Philadelphie, Macon et San Diego. Les hommes qui l'avaient emmenée dans l'un ou l'autre de ces endroits s'étaient fondus en un seul énorme personnage : le même langage de l'amour, le même ratage de l'amour. A chaque fois qu'elle introduisait ses pensées à elle dans leurs frottis-frottas, ils abaissaient une visière sur leurs yeux. Ils ne lui avaient appris que le tourment, ne lui avaient donné que de l'argent. Tout au long, c'est un ami qu'elle avait cherché, et il lui fallut quelque temps pour découvrir qu'un amant ne pouvait être un camarade – pour une femme... »

Mais à la minute de sa mort, la dernière pensée de Sula est « attends que je raconte ça à Nel ». Et après la mort de Sula, Nel revoit sa vie passée :

« Tout ce temps, tout ce temps, je pensais que c'était Jude qui me manquait ». Et sa perte lui pesait sur la poitrine et lui monta à la gorge. « On était mères ensemble » dit-elle comme pour expliquer quelque chose. « O mon Dieu Sula » gémit-elle, « même même mémémémémême ! » C'est un beau cri – long et fort – mais il n'avait ni début ni fin, rien que des ronds et des ronds de chagrin. »⁶¹

The Girl et *Sula* sont des romans qui révèlent tous les deux le continuum lesbien, par opposition aux « scènes lesbiennes » superficielles ou sensationnalistes dépeintes dans un ouvrage commercial récent⁶². Dans chacun nous voyons (jusqu'à la fin dans le roman de LeSueur) une identification-aux-femmes qui n'est pas entachée de romantisme ; chacun montre comment la compulsion hétérosexuelle tend à accaparer l'attention des femmes et comment les alliances diffuses et avortées entre femmes pourraient, si elles étaient plus conscientes, insuffler de la puissance à cet amour.

IV

L'identification-aux-femmes est une source d'énergie, une fontaine potentielle de pouvoir féminin, qui est violemment stoppée et gaspillée sous le règne de l'institution hétérosexuelle. Le déni opposé à la réalité et à la visibilité de la passion des femmes

61. Toni Morrison, *Sula* (New York, Bantam Books, 1973), pp. 103-104 ; 149. C'est l'essai non publié de Lorraine Bethel sur *Sula* qui a attiré mon attention sur ce livre en tant que roman d'identification-aux-femmes.

62. Voir Maureen Brady et Judith McDaniel, « Lesbians in the Mainstream : The Image of Lesbians in Recent Commercial Fiction », in *Conditions* n° 6, 1979.

pour d'autres femmes, à leur choix d'autres femmes pour alliées, compagnes de vie, communauté ; la contrainte à la dissimulation imposée à ces relations, la désintégration qu'elles subissent sous l'intensité des pressions exercées ; ces faits ont abouti à une perte incalculable pour toutes les femmes de leur capacité à *changer les rapports sociaux entre les sexes, à nous libérer nous-mêmes et les unes les autres*. Le mensonge de l'hétérosexualité obligatoire affecte aujourd'hui non seulement les études féministes, mais toutes les professions, tous les ouvrages de référence, tous les curriculums d'études, tous les efforts d'organisation, toutes les relations et conversations sur lesquelles il pèse. Plus spécifiquement, ce mensonge crée une fausseté, une hypocrisie et une hystérie profondes dans le dialogue hétérosexuel car toute relation hétérosexuelle est vécue dans l'éclairage blafard de ce mensonge. Quelle que soit la façon dont nous choisissons de nous identifier, quelle que soit la façon dont nous sommes étiquetées de l'extérieur, le clignotement incessant de ce mensonge nous atteint où que nous soyons et déforme notre vie⁶³.

Ce mensonge enferme psychologiquement un nombre incalculable de femmes qui essaient de caser leur esprit, leur âme et leur sexualité dans un scénario tout fait parce qu'elles n'arrivent pas à voir au-delà des limites de l'acceptable. Cet effort est dévoreur d'énergie tout autant que l'effort contraire, celui de la double-vie qui consomme l'énergie des lesbiennes « de placard ». La lesbienne enfermée dans le « placard », la femme emprisonnée dans les notions rigides de la « normalité » partagent la douleur des options interdites, des connections brisées, de l'impossibilité de se définir librement et de s'assumer avec assurance.

Le mensonge a plusieurs niveaux. Dans la tradition occidentale, l'un des niveaux — le romanesque — affirme que les femmes sont inévitablement, même si c'est de façon brutale et tragique — poussées vers les hommes, que même quand cette attirance est suicidaire (cf. *Tristan et Iseult, The Awakening* de Kate Chopin) elle n'en est pas moins un impératif biologique. Dans la tradition des sciences sociales, le mensonge affirme que la primauté de l'amour entre les sexes est « normale », que les femmes ont besoin des hommes pour avoir une protection sociale et économique, pour atteindre une sexualité adulte, la plénitude psychologique, que la famille est l'unité sociale de base, que les femmes pour qui les hommes ne sont pas les pôles affectifs principaux doivent être, en termes fonctionnels, condamnées à une marginalité encore pire que leur marginalité première de femmes. Pas surprenant dans ces conditions que les lesbiennes soient une population plus cachée que les hommes homosexuels. La critique féministe lesbienne Noire, Lorraine Bethel, note, à propos de Zora Neale Hurston, que pour une femme Noire — déjà deux fois marginale — choisir d'assumer une troisième « identité haïe » pose problème. Cependant le continuum lesbien a été une planche de salut pour les femmes Noires et en Afrique et aux Etats-Unis.

« Les femmes Noires ont une vieille tradition de solidarité concrète... dans une communauté de femmes Noires, cette tradition a été une source d'informations essentielles pour la survie, de soutien moral et affectif. Nous avons une tradition culturelle Noire d'identification-aux-femmes, fondée sur notre expérience en tant que femmes Noires dans cette société ; des symboles, un langage et des modes d'expression qui sont spécifiques de la réalité de nos vies... Parce que les femmes Noires ont rarement

63. Voir Russell et van de Ven, p. 40 : « ... peu de femmes hétérosexuelles réalisent leur absence de libre choix dans leur sexualité, et peu réalisent comment et pourquoi l'hétérosexualité obligatoire est aussi un crime contre elles. »

fait partie soit des Noirs soit des femmes qui ont gagné accès à l'expression littéraire et aux autres formes reconnues d'expression artistique, cette solidarité féminine noire et cette identification-aux-femmes ont souvent été cachées non-inscrites, sauf dans la vie individuelle des femmes Noires et dans nos mémoires individuelles de cette tradition féminine Noire. »⁶⁴

Un autre niveau de ce mensonge réside dans le postulat implicite, fréquemment rencontré, que c'est par haine des hommes que les femmes se tournent vers les femmes. Un profond scepticisme, une méfiance et une paranoïa justifiée à l'égard des hommes font sans doute partie de la réaction de toute femme saine à la haine des femmes inscrite dans la culture masculine, aux formes prises par la sexualité masculine « normale », et à *l'incapacité des hommes même « sensibles » ou « politisés » de percevoir ces mêmes choses, ou de les trouver inquiétantes*. Cependant la haine des femmes est si ancrée dans la culture, semble si « normale », est si profondément négligée en tant que phénomène social, que beaucoup de femmes, même parmi les féministes et les lesbiennes, y sont aveugles jusqu'au jour où elle fait dans leur vie une irruption si fracassante qu'elle devient impossible à ignorer plus longtemps.

L'existence lesbienne est également représentée comme un simple refuge contre les abus masculins, plutôt que comme une charge électrique et vivifiante entre femmes. Je trouve intéressant que l'un des passages littéraires les plus cités sur la relation lesbienne soit celui où la Renée de Colette dans *La Vagabonde* décrit « l'image mélancolique et touchante de deux faiblesses, peut-être réfugiées aux bras l'une de l'autre pour y dormir, y pleurer, fuir l'homme souvent méchant, et goûter, *mieux que tout plaisir, l'amer bonheur de se sentir pareilles, infimes, oubliées...* »⁶⁵ (C'est moi qui souligne). Colette est souvent considérée comme une écrivaine lesbienne ; sa réputation populaire doit beaucoup, je pense, au fait qu'elle écrit sur l'existence lesbienne comme si elle s'adressait à un public masculin ; d'ailleurs ses premiers romans « lesbiens », la série des « Claudine », furent écrits sous la pression de son mari et publiés sous leurs deux noms. En tous les cas, sauf en ce qui concerne ses écrits sur sa mère, Colette est, sur l'existence lesbienne, une source bien moins digne de confiance que, à mon sens, Charlotte Brontë ; celle-ci avait compris que, s'il va de soi que les femmes peuvent et même doivent être, les unes pour les autres, des alliées, des mentors et des consolatrices, elles trouvent aussi de surcroît dans leur compagnie mutuelle, dans l'attrait réciproque de leur esprit et de leur personnalité, des délices supplémentaires qui procèdent, eux, de la reconnaissance des forces de l'autre.

Dans le même esprit, on peut dire qu'il y a un message politique *en germe* dans le fait de choisir une femme pour amante ou pour compagne de vie, en défiant ainsi l'hétérosexualité institutionnalisée.⁶⁶ Mais, pour que ce contenu politique soit réalisé dans l'existence lesbienne sous une forme ultimement libératrice, il faut que le choix érotique soit approfondi et transformé en identification-aux-femmes consciente — en lesbianisme féministe.

64. Lorraine Bethel, « This Infinity of Conscious Pain », in Gloria Hull, Elaine Bell Scott, Barbara Smith, eds., *Black Women's Studies* (Old Westbury : The Feminist Press, 1979).

65. Dinnerstein, la dernière à citer ce passage, l'accompagne de ce sombre avertissement : « Mais ce qu'on doit ajouter à sa vision est que ces « femmes enlacées » se protègent mutuellement non seulement de ce que les hommes veulent leur faire, mais aussi de ce qu'elles veulent se faire l'une à l'autre ». (Dinnerstein), p. 103). Le fait est, cependant, que la violence entre femmes n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan des violences d'homme à femme qui sont perpétrées dans, et justifiées par, toutes les institutions sociales.

66. Conversation avec Blanche W. Cook, New York City, March 1979.

Le travail qui nous attend, amener au jour et de décrire ce que j'appelle ici « l'existence lesbienne » est potentiellement libérateur pour toutes les femmes. C'est un travail qui doit à tout prix dépasser les limites des études féministes centrées sur le monde blanc et occidental pour examiner la vie, les travaux et les regroupements des femmes dans toutes les structures raciales, ethniques et politiques. De plus, on peut discerner des différences entre « l'existence lesbienne » et « le continuum lesbien », différences que nous pouvons percevoir dans le mouvement même de nos vies. Il faut, pour délimiter le « continuum lesbien » dont je fais l'hypothèse, prendre en compte la « double-vie » des femmes, non seulement des femmes qui se disent hétérosexuelles mais aussi de celles qui se disent lesbiennes. Nous avons besoin d'une description bien plus exhaustive des formes que la double-vie a prises. Les historiennes doivent se demander comment, à chaque point dans le temps, l'hétérosexualité comme institution a été organisée et perpétuée, par l'échelle des salaires féminins, le « loisir » forcé des bourgeoises, la célébration de la soi-disant « libération sexuelle », la privation d'études pour les femmes, l'imagerie du « grand art » et celle de la culture populaire, la mystification de la sphère « privée » ; et beaucoup d'autres choses. Nous avons besoin d'une économie politique féministe qui rende compte du fait que l'institution de l'hétérosexualité, avec sa double journée pour les femmes et sa division sexuelle du travail, est le rapport économique le plus idéalisé.

La question sera inévitablement soulevée : devons-nous condamner toutes les relations hétérosexuelles, y compris celles qui sont le moins oppressives ? Je pense que cette question, bien que posée avec sincérité, est ici un faux problème. On nous a égarées dans un labyrinthe de fausses dichotomies qui nous empêchent d'appréhender l'institution comme un tout : « bons » mariages contre « mauvais » mariages ; mariages « d'argent » contre mariages « d'amour » ; « sexualité libérée » contre « prostitution » ; rapport hétérosexuel contre viol ; *Liebeschmerz* contre humiliation et dépendance. A l'intérieur de l'institution il existe, bien sûr, des différences qualitatives d'expérience ; mais l'absence de choix demeure la grande réalité méconnue, et en l'absence de choix les femmes continueront de dépendre de la bonne chance ou de la malchance des relations individuelles, et n'auront pas le pouvoir collectif de déterminer le sens et la place de la sexualité dans leurs vies. Quand on interpelle l'institution elle-même, de surcroit, on commence à entrevoir l'histoire d'une résistance féminine qui ne s'est jamais bien comprise elle-même parce que trop fragmentée, mal nommée, gommée. Ce n'est que grâce à une approche courageuse des niveaux économique et politique, tout autant que de l'aspect culturel et de propagande, de l'institution hétérosexuelle, que nous parviendrons à acquérir, au-delà des cas particuliers ou des situations spécifiques aux divers groupes, la vue globale et complexe qui est nécessaire si l'on veut défaire le pouvoir que partout les hommes exercent sur les femmes, pouvoir qui est devenu le modèle de toutes les autres formes d'exploitation et de contrôle.

Résumé

Adrienne Rich : « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne »

Cette article rejette la vision de l'existence lesbienne comme marginale et déviant et, renversant la question, insiste sur la nécessité de se demander ce qui pousse les femmes dans les normes hétérosexuelles, et comment l'institution politique de l'hétérosexualité féminine est maintenue. Pour l'auteur, le refus de considérer cette question, ou le fait de la négliger, bloquent actuellement la théorie féministe. La destruction sociale de l'identification première des femmes avec les femmes est la clé du maintien de la suprématie masculine. Ce fait doit être courageusement reconnu et analysé par les non-lesbiennes aussi bien que par les lesbiennes féministes si nous voulons briser le droit que s'arrogent les hommes à l'accès sexuel aux femmes et l'institution qui les soutient.

Abstract

Adrienne Rich : « Compulsory heterosexuality and lesbian existence »

This paper rejects the treatment of lesbian existence as marginal or deviant, suggesting that we ask, rather, what impels women into heterosexual patterns, and how the political institution of female heterosexuality is maintained. I see the avoidance or negleet of this question as a stumbling-block for feminist theory at present. The forcing-underground and erasure of women's primary identification with women is a key to the maintenance of male supremacism. It must be courageously recognized and analyzed by non-lesbian as well as by lesbian feminists if we are to break the presumptive right of male sexual access to women and the institutions which support this.